

Analyse critique

Le pragmatisme de Laudan entre réalisme et relativisme

Un exercice pédagogique difficile

GEOFFROY DE BRABANTER

Université de Namur

Sciences, Philosophies et Sociétés & ESPHIN

geoffroy.debrabanter@unamur.be

LAUDAN (Larry), *Science et relativisme : quelques controverses clefs en philosophie des sciences* / traduction de Michel DUFOUR, préface de Pascal ENGEL. – Paris : Éditions matériologiques, 2017. – 262 p. – (Sciences & philosophie). – 1 vol. broché de 15 × 21 cm. – 19,00 €. – isbn 978-2-37361-131-1.

Voilà bientôt trente ans que Larry Laudan, fidèle représentant du pragmatisme en philosophie des sciences, publiait *Science and Relativism* (1990) afin d'offrir au lecteur un exposé original et accessible de la manière dont la philosophie contemporaine élaborait son rapport au monde et au connaissable en regard d'un spectre relativiste de plus en plus menaçant. À vrai dire, cet ouvrage n'a pas pris une ride. Il est même probablement plus actuel maintenant qu'il ne l'était en 1990. Pour preuve, le relativisme s'est aujourd'hui emparé de toute une série d'objets scientifiques et métaphysiques comme l'illustrent le regain du néocréationnisme, l'irruption du climato-scepticisme ou encore l'ère de la post-vérité. Face à cette mode dévastatrice, qui s'est cristallisée dans les *Science Wars* des années 90 avant de prendre la tournure que nous lui connaissons, Laudan propose ici un texte dialogique cherchant à démontrer les failles d'un courant de pensée dont la version la plus radicale considère que la science ne vaut pas mieux que la sorcellerie. Peu connu dans le monde francophone, le

philosophe américain ne bénéficiait jusqu'à présent que d'une seule traduction française (Laudan, 1995). La traduction de *Science and Relativism* par Michel Dufour contribue dès lors à la diffusion de l'œuvre de Laudan en francophonie et ce n'est pas un hasard si celle-ci figure au sein de la collection « Sciences & Philosophie » des Éditions Matériologiques — collection qui met à la disposition des lecteurs des recherches inédites dans les différents domaines de l'activité scientifique, de l'épistémologie et de la philosophie des sciences afin de réfléchir au dialogue fécond entre science et philosophie. Préfacé par Pascal Engel — connu pour son attitude extrêmement critique vis-à-vis de toute forme de relativisme en philosophie de la connaissance — et disposant d'un avant-propos du traducteur, ce livre, s'il a le mérite d'aborder d'une manière originale un sujet si épineux, n'est cependant pas exempt de toute critique, tant sur le fond que sur la forme. Ce sont ces critiques que nous nous proposons d'aborder dans les lignes qui suivent.

Dans un style clair et limpide, Pascal Engel ouvre le bal en nous présentant une introduction assez proche de celle que Laudan exposera une trentaine de pages plus loin. Il décrit également la structure particulière de l'ouvrage qui prend la forme d'une discussion à propos de six thèmes précis entre quatre personnages dont les noms sont transparents pour quiconque connaît les grands représentants des principaux courants en philosophie des sciences : le réaliste Karl Selnam (contraction de Karl Popper, Wilfrid Sellars et Hilary Putnam), le positiviste Rudy Reichfeigl (contraction de Rudolf Carnap, Hans Reichenbach et Herbert Feigl), le relativiste Quincy Rortabender (contraction de W. V. O. Quine, Richard Rorty et Paul Feyerabend) et le pragmatiste Percy Lauwey (contraction de C. S. Peirce, John Dewey et Larry Laudan lui-même). Fidèle à l'esprit de l'auteur, le philosophe français souligne que l'un des messages centraux du livre est de montrer la nécessité de dépasser les caricatures relativistes en reprenant les problèmes de la philosophie des sciences, lieu d'innombrables discussions au sujet de la rationalité des sciences et de sa supériorité sur les autres formes de savoir. Il situe en outre le contenu de *Science et relativisme* dans l'œuvre plus générale de Laudan qui insiste sur la définition du progrès scientifique en termes de résolution de problèmes (Laudan, 1977) plutôt qu'en termes de rationalité des méthodes, ainsi que sur l'idée d'un « rationalisme normatif » selon lequel les normes émergent du progrès lui-même au lieu d'être des normes ultimes et inébranlables (Laudan, 1984). Ces considérations amènent finalement Engel à juger que le pragmatisme pensé par Laudan à l'aune de l'histoire des sciences est l'une des meilleures tentatives pour formuler une version suffisamment raisonnable du relativisme pour préserver des notions comme le vrai ou le progrès. C'est là un point de vue que nous partageons : le pragma-

tisme présenté par Laudan permet d'éviter les écueils d'un réalisme naïf selon lequel les théories scientifiques seraient vraies littéralement — ce que même un philosophe réaliste chevronné comme Pascal Engel nuance¹ — tout autant que ceux d'un relativisme outrancier selon lequel nos théories seraient ni plus ni moins que des constructions sociales. Car si le contexte où nous parlons n'est pas sans conséquences sur la manière dont nos théories et nos concepts sont façonnés, il faut cependant reconnaître qu'il existe des formes plus ou moins absurdes de relativisme — la plus absurde étant celle où ce dernier est à ce point généralisé que l'énoncé « tout est relatif » y est tenu pour vrai. Ainsi, *Science et relativisme* a le mérite de situer explicitement le pragmatisme entre ces deux positions extrêmes (pp. 250-251) :

« Nous nous trouvons dans une situation où notre seul contact avec le monde passe par nos concepts. Nous posons comme vraies certaines croyances ou théories afin de rendre compte de ce monde perçu indirectement. Si ces croyances ou théories étaient entièrement flottantes (comme le croit [le relativiste]) et ne reflétaient rien du monde tel qu'il est, il serait inimaginable qu'elles puissent nous permettre de le manipuler aussi efficacement qu'on le fait. En ce qui me concerne, expliquer le succès de la science exige d'inclure les façons dont notre interaction avec la nature impose des contraintes fortes à nos systèmes de croyances ».

Ces dimensions éclairantes quant au positionnement du pragmatisme au sein des principaux courants de la philosophie des sciences demeurent l'atout principal de l'ouvrage. Nous ne pouvons donc que saluer les efforts de clarification conceptuelle qui ponctuent les différentes discussions et permettent de mieux cerner les thèses pragmatistes de Laudan — comme par exemple, lorsqu'à travers la voix de Percy, il précise que si certaines théories en sciences ne peuvent pas être *déduites de l'expérience*, ce n'est pas pour autant que nous sommes en droit d'affirmer qu'elles ne sont pas *empiriques* (pp. 173-174); ou lorsqu'il montre que la charge théorique d'une observation, la sous-détermination des théories par les résultats et le caractère holiste de la justification scientifique ne menacent pas l'hypothèse selon laquelle des règles objectives permettent, au moins dans certains cas, de choisir entre des théories rivales (p. 159 et suivantes).

1. « L'absolutisme s'impose. Il ne se formule pas nécessairement comme la thèse, souvent invoquée caricaturalement par les relativistes, selon laquelle il n'y a qu'une seule sorte de vérité, absolue, intemporelle, et nécessairement inaltérable, mais sous la forme de l'idée qu'il existe un ensemble de traits minimaux de la vérité » (p. 26).

Néanmoins, il n'est pas toujours aisé de suivre le fil des discussions entre nos quatre protagonistes et cela tient principalement à la forme que Laudan a voulu donner à son propos : le dialogue entre un réaliste, un positiviste, un relativiste et un pragmatiste en philosophie des sciences au sujet du progrès et de l'accumulation des connaissances, de la charge théorique et de la sous-détermination des théories scientifiques, du holisme épistémologique, des critères pour définir le succès d'une théorie scientifique, de l'incommensurabilité des paradigmes scientifiques, des intérêts et des déterminants sociaux de nos croyances,... qui sont autant de sujets s'entremêlant nécessairement, suscite une certaine confusion chez le lecteur malgré le souci de clarté qui anime l'auteur au point de reprendre parfois les arguments en présence avant d'en opérer le développement. Disons-le tout de suite, *Science et relativisme* ne s'adresse pas aux débutants. En effet, certaines notions développées par Laudan sont supposées connues et ne sont donc pas définies. En outre, le néophyte ne parviendra pas toujours à repérer les présuppositions de chaque intervenant lorsque ceux-ci échangent autour d'une question thématique, alors que tout l'enjeu pédagogique de l'ouvrage repose sur la présentation des thèses réalistes, positivistes, relativistes et pragmatistes en philosophie des sciences à travers la discussion informelle plutôt que l'essai philosophique classique. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure la présence d'un représentant de chacun des courants évoqués est nécessaire au vu de certains échanges. Le but du livre étant de montrer en quoi certains aspects relativistes sont pertinents pour penser la démarche scientifique afin d'en proposer ensuite une analyse pragmatiste supérieure, nombre de discussions n'opposent en effet que Quincy (le relativiste) et Percy (le pragmatiste) si bien qu'il arrive que Karl (le réaliste) et Rudy (le positiviste) ne soient que des personnages secondaires dont le rôle est cantonné à la modération ou à relancer le débat sans que la question de relance ne puisse être clairement identifiée à un point de vue spécifiquement réaliste ou positiviste. En témoignent ces passages où c'est d'abord le réaliste qui reproche au relativiste d'être infailibiliste à une époque où tout le monde est faillibiliste (p. 115) avant que le positiviste n'oppose cette même critique au relativiste (pp. 149-150). Soulignons aussi certaines digressions qui émaillent la discussion et auxquelles l'un des protagonistes fixe souvent un terme en rappelant simplement l'ordre du jour de la réunion qui confronte ces spécialistes fictifs, ou encore les nombreuses fois où le débat est court-circuité et laissé en suspens. Ce qui vise à laisser entendre que l'un des joueurs a remporté la *disputatio* laisse parfois un goût de trop peu comme dans ce passage qui traite de la charge théorique et de la sous-détermination des théories scientifiques (p. 101) :

« LE RELATIVISTE : Mais les conventions auraient pu être différentes — c'est ce qui en fait des conventions !

LE RÉALISTE : Certainement. Mais même si on modifiait la signification du mot "mètre" de telle sorte qu'il désigne, par exemple, la longueur du bras de Guillaume le Conquérant, il serait encore vrai ou faux d'asserter de divers objets du monde qu'ils en mesurent tel ou tel multiple ou fraction.

LE PRAGMATISTE : Je ne suis pas sûr que nous avançons beaucoup là-dessus.

LE RELATIVISTE : Je suis tout à fait de cet avis. Si je peux me permettre, j'aimerais revenir sur quelque chose qu'à dit Karl il y a quelques instants ».

Ou un peu plus tard dans cette discussion au sujet de l'incommensurabilité des paradigmes scientifiques (pp. 216-217) :

« LE PRAGMATISTE : Tu ne peux pas être sérieux, Quincy. Le principe que nos théories doivent résister aux tests à venir n'est pas simplement, comme tu le dis, une "règle de la méthode scientifique". C'est l'un des objectifs majeurs de toute recherche. L'abandonner reviendrait à dire qu'il est tout à fait indifférent que des théories marchent ou non ; et ce serait ne pas comprendre pourquoi on entreprend de développer des théories.

LE POSITIVISTE : Cette longue digression sur la crédibilité de la théorie de la connaissance est intéressante, mais il me semble qu'elle nous a bien éloignés du thème central de cette matinée ».

Ou encore lors de ce débat à propos des intérêts et des déterminants sociaux des croyances (pp. 253-254) :

« LE POSITIVISTE : (...) Où est la preuve que la prière nous permet d'anticiper ou manipuler des événements naturels ?

LE RELATIVISTE : Pose la question aux millions de chrétiens se sentant "sauvés" et ils te diront que la preuve est là, dans leurs vies quotidiennes...

LE PRAGMATISTE : Messieurs, j'ai assez nettement l'impression que nous commençons à nous répéter. J'ai aussi un œil sur la montre car nous avons tous des avions à prendre ce soir ».

Si nous devons saluer l'effort pédagogique entrepris par l'auteur, force est de constater que la manière choisie ne porte pas toujours ses fruits, à moins d'opé-

rer une relecture du texte préalablement annoté, ce qui fait alors apparaître certains problèmes de fond. Voyons ce qu'il en est.

Vous l'aurez compris, le but de *Science et relativisme* est d'attaquer les thèses relativistes en philosophie des sciences en soulignant le manque de rigueur intellectuelle dont elles témoignent généralement. Laudan ne définit cependant nulle part ce qu'il entend par « relativisme », et ce n'est qu'au fil de la lecture que nous découvrons que ce dont il est question dans ce livre concerne en réalité le relativisme épistémique qui porte sur la justification des croyances — ce que Pascal Engel mentionne heureusement dès la préface de l'ouvrage. Remarquons avec le philosophe français que cela est probablement dû au caractère protéiforme du relativisme qui le rend difficilement cernable. Pour pallier le manque de rigueur dont font généralement preuve les individus qui se revendiquent de ce courant, Laudan propose d'ancrer les discussions sur ce thème au sein de l'histoire des sciences afin de confronter le relativisme scientifique, ainsi que les thèses réalistes et positivistes, à des cas concrets. Si les illustrations ne manquent pas — la mécanique classique et l'électrodynamique comme cas-limites respectifs de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique (p. 56), le problème des déclarations qualitatives inhérentes à la pensée newtonienne (p. 58), l'étude des vortex dans la physique de Descartes (pp. 63-64), les considérations sur la géométrie euclidienne (pp. 130-131) et riemannienne (p. 198) ou les modifications fondamentales de Huygens et Bernoulli quant au paradigme cartésien (pp. 155-156) —, certaines déclarations manquent quant à elles cruellement d'exemples et courent dès lors le risque de se voir reléguées par le lecteur à de simples élucubrations philosophiques. C'est le cas notamment lorsque Karl (le réaliste) énonce les règles collectivement suffisantes permettant selon lui d'évaluer les théories scientifiques : exclure les théories qui ne parviennent pas à coller aux phénomènes connus, préférer les théories ayant des prédictions étonnantes confirmées, préférer celles qui expliquent de larges gammes de phénomènes et accepter la théorie qui offre la seule explication d'un phénomène particulier. Un exemple issu de l'histoire des sciences aurait été ici plus que bienvenu. C'est également le cas lorsque Quincy (le relativiste) affirme que toutes les rivales d'une théorie quelconque peuvent être aussi bien étayées par les résultats expérimentaux que la théorie en question, et par conséquent qu'il n'y a aucune raison épistémique d'accepter ou de rejeter une théorie plutôt que n'importe laquelle de celles qui la contredisent (p. 110). Bien que nous soyons conscients de la volonté chère à l'auteur de discréditer les thèses relativistes, le fait de les présenter de manière si peu illustrée invite à se demander si quelqu'un a réellement pu soutenir ce genre de propos. C'est d'ailleurs une autre critique que nous pouvons faire ici à Laudan : si les thèses relativistes

peuvent être caricaturales, son assaut pragmatiste contre celles-ci l'est parfois tout autant. Ainsi, nous lisons qu'un penseur comme Imre Lakatos « glisse fréquemment dans un registre dont tout relativiste orthodoxe pourrait être fier » (p. 111) ou que Richard Rorty est un « relativiste notoire » (p. 169) alors que ce dernier invite pourtant explicitement à dépasser le relativisme — qui n'est selon lui qu'une fiction inventée par une métaphysique pensant le monde de manière dichotomique entre universalisme et relativisme — pour lui préférer un ethnocentrisme — qui nous caractérise tous, et, à partir de là, réfléchir au nom de quoi nous pourrions affirmer qu'une théorie devrait être préférée à une autre (Rorty, 1994). Enfin, le dernier chapitre qui s'intitule *Intérêts et déterminants sociaux des croyances* semble assimiler relativisme et constructivisme. Or, si les deux concepts ne sont pas étrangers, une analyse plus pointue de ces notions aurait servi l'exigence de rigueur chère à Laudan.

Malgré ces quelques critiques, il faut saluer le travail effectué par le philosophe américain qui, en deux-cents pages, réussit à passer en revue tous les grands débats qui continuent à animer la philosophie des sciences. On mettra aussi à son crédit une dénonciation particulièrement convaincante de ce manque de rigueur relativiste souvent décrié, et notamment de sa notoire auto-réfutation comme l'illustre ce court extrait (pp. 240-241) :

« LE POSITIVISTE : Voyons si j'ai bien compris. Tu essayes maintenant de nous dire qu'une foule de recherches empiriques "soutient" la thèse que les résultats ne jouent presque aucun rôle dans la formation des croyances des scientifiques ?

LE RELATIVISTE : Exactement !

LE POSITIVISTE : Et tu veux nous dire qu'on devrait accepter ton hypothèse en vertu de tous ces résultats impressionnants ?

LE RELATIVISTE : Tout à fait.

LE POSITIVISTE : Mais, Quincy, si tu étais fidèle aux convictions que tu professes, tu devrais renoncer à toute tentative de fonder quoi que ce soit sur des résultats, puisque tu dis qu'ils n'ont rien à voir avec l'établissement des croyances ».

Ou celui dans lequel Quincy affirme que c'est la perspective relativiste qui a permis par exemple la critique féministe de la science (p. 246) :

« LE PRAGMATISTE : (...) Si ce que dit quelqu'un ne fait que refléter sa propre perspective, si chaque point de vue en vaut un autre, alors personne ne sera jamais en mesure d'établir qu'un programme politique est préférable à un autre. Si vous, relativistes, avez raison, alors

on est obligé de dire, par exemple, que l'hypothèse d'un biais genré de la science n'est qu'une hypothèse, ni mieux ni plus mal étayée que celle prétendant qu'il n'y a aucun biais de ce genre en science ».

Le jeu de la critique nous aura permis de souligner certains manquements inhérents à l'ouvrage de Laudan. Retenons que si une relecture attentive de *Science et relativisme* permet la mise en évidence d'éléments clefs qui pourront être exploités pédagogiquement avec des étudiants, le livre reste néanmoins peu accessible au néophyte.

Bibliographie

- Laudan, L. (1977). *Progress and Its Problems : Towards a Theory of Scientific Growth*. London ; Henley : Routledge and K. Paul.
- Laudan, L. (1984). *Science and Values : The Aims of Science and Their Role in Scientific Debate*. Berkeley ; Los Angeles ; London : University of California press, 1984. (Pittsburgh series in philosophy and history of science ; 11).
- Laudan, L. (1987). *La dynamique de la science* (traduit de l'anglais par Ph. Miller ; préface de M. Meyer). Bruxelles : Pierre Mardaga éditeur, 1987. (Philosophie et langage).
- Laudan, L. (1990). *Science and Relativism : Some Key Controversies in the Philosophy of Science*. Chicago ; London : The University of Chicago Press. (Science and its conceptual foundations).
- Rorty, R. (1994). *Objectivisme, relativisme et vérité* (traduit de l'anglais par J.-P. Cometti). Paris : Presses universitaires de France. (L'interrogation philosophique).